

« Les seuls amis de l'ancien temps qui l'ont suivi dans sa retraite sont des immortels : Virgile, le Dante, Horace et les grands écrivains de la France. Parfois, il se souvient qu'il a été un artiste sur le violon ; alors, il sort son vieil Amati, et, d'une main tremblante, il essaye un rondu de Beethoven ou un concerto de Rode. Peu à peu, son esprit s'échauffe en se rappelant le temps lointain, où, avec de bons amis que la terre a recueillis, hélas ! il jouait en quatuor les chefs d'œuvre des grands maîtres ; sa main cesse de trahir la vigueur de son cerveau, et des sons d'une délicate pureté, se propageant à travers la croisée rigoureusement close viennent frapper dans la rue quelque passant qui leur prête une oreille étonnée.

« Dans sa retraite, point d'ennuyeux causeur, de témoin importun.

« Ceux qu'il aime vont le voir de temps à autre pour se retremper, eux qui doivent lutter encore dans le grand combat de la vie, dans les conseils du sage ou simplement pour se délecter dans la société de l'homme de bonne conversation.

« Quelquefois, je vais lui rendre visite. Après m'avoir régala d'un dîner dont sa compagnie fait le plus grand charme, il veut bien me lire ses dernières poésies ; quand les souffrances qui sont le propre des vieillards lui laissent un peu de répit, il me chante une chanson de sa jeunesse, de son temps d'étudiant ; puis il se rappelle les événements de cette époque et me raconte ceux dont il a été témoin oculaire ».

Ce sera un rude coup pour Schrobilgen que d'apprendre le 4.1.1882 la mort de Charles MUNCHEN, avec lequel il se sentait lié par une chaîne « dont peu d'hommes connaissent la solidité ». Sa santé en fut réellement ébranlée et il s'en tira avec un catarrhe pulmonaire qui lui donna « un avant-goût du pincement des griffes de Satan qui l'attend là-bas ».

En février Schrobilgen revit enfin sa fille Fanny après douze ans de séparation. L'ex-madame Steinhardt ne resta que quelques jours ; un télégramme l'ayant rappelée à Berlin auprès de sa fille aînée atteinte de rougeole. La rougeole à 29 ans ! Décidément, tous les Schrobilgen sont des originaux.

Fin 1882, âgé de 93 ans et faisant chorus avec l'opinion publique du monde entier, Schrobilgen prendra le plus vif intérêt aux péripéties du procès Peltzer, qu'il trouve mirobolant.¹⁾

Et en cette même année il s'enquerra auprès de Prosper Mullendorff habitant Bruxelles, « si la camarade n'a pas encore emporté un savant de mon jeune temps, nommé BARON, un célèbre helléniste. Il était professeur à Bruxelles ».

En janvier 1883 Schrobilgen attend avec curiosité la visite de M. PALLIER, le mari de Suzanne Laurent qu'il ne connaissait pas encore et qui se trouvait être au retour d'un voyage en Palestine. « Pallier, écrit Schrobilgen, est un artiste sculpteur et un homme de grande distinction. C'est du moins à cette aune-là que Francine le juge ».

¹⁾ Il s'agissait d'un des crimes les plus « parfaits » de l'histoire judiciaire, consommé dans le haut milieu de la colonie allemande d'Anvers : l'assassinat de l'avocat Bernays par les frères Peltzer.